meilleur jeune espoir féminin

Marie-Sophie Vermot

Roman

EDITIONS THIERRY MAGNIER

Extrait de la publication

meilleur jeune espoir féminin

Marie-Sophie Vermot

Roman

Illustration de couverture
de Barroux

EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Fille de l'employée de maison, Damienne passe ses vacances dans la grande demeure des patrons, au bord de la mer. En échange, elle rend de « menus services », garder les jumeaux de six ans, servir à table, par exemple. Exaspérée par sa situation, elle se transforme en Isild, fille de bonne famille, pour les copains rencontrés sur la plage. Difficile de mentir alors que tout le monde se connaît dans cette petite station balnéaire, même quand on a un vrai talent de comédienne. De quiproquos en mésaventures, Isild va en faire l'expérience. Heureusement dans la famille, elle n'est pas la seule à taire des secrets.

Collection animée par Soazig Le Bail,
assistée de Claire Beltier.

meilleur jeune espoir féminin

Table des matières

1 7
2 13
3 18
4 28
5 37
6 43
7 53
8 58
9 62
10 67
11 73
12 79
13 86
14 93
15 99
16 104
17 111
18 116

Extrait de la publication

« Il y a des fleurs partout
pour qui veut bien les voir. »
Henri Matisse

Pour Aurélia et sa super classe de 4e 6
(année scolaire 2011-2012)

1

– Damienne, tu ne crois pas que tu serais mieux dehors par un temps pareil ? me crie ma mère depuis le rez-de-chaussée.

Je ne lui réponds rien. Je suis sur mon lit, un œil rivé sur *Jeune et Jolie*, l'autre sur le coin de ciel bleu délimité par la fenêtre de ma chambre : un rectangle au format A4, je n'exagère pas. Rien que ça, déjà, ça devrait la faire réfléchir. Pourquoi on loge dans les combles, elle et moi ? À peine huit mètres carrés chacune. Une salle d'eau pour nous, d'accord. Plus grande que nos chambres, d'accord. Mais bon, on se sent quand même un peu mises au rebut. Pendant ce temps, les patrons naviguent à vue aux deux étages du dessous. Deux cent trente mètres carrés pour quatre. Normal, la baraque est à eux. Soi-disant achetée une bouchée de pain. De pain brioché, ouais. Des employeurs qui te font profiter de leur villégiature, tu n'en trouveras pas tous les jours, affirme ma mère. Moi je pars du principe que s'ils voulaient vraiment nous faire profiter de leur villégiature, comme elle dit, ils nous

offriraient deux de leurs cinq chambres d'amis avec vue sur la mer.

– Damienne ! rugit-elle un ton plus haut.

Je déteste quand elle m'appelle par mon prénom. J'ai dû le lui dire un million et demi de fois. Elle s'en fiche, bien sûr. Elle avait prévu d'avoir un garçon. Ce n'est même pas la faute du toubib ou de l'échographe. Non, c'est elle toute seule qui s'était mis ça en tête. Damienne Foscolo. Avec un patronyme aussi tordu, je suis fichée pour le restant de mes jours. C'est une des raisons qui ont fait que je me suis décidée à devenir actrice. Pour changer mon nom. Isabelle Adjani, par exemple, ne s'appelle pas Isabelle, mais qui le sait, hein ?

Mon nom de scène à moi sera Isild Foscolo, comme Isild Le Besco. Même consonance. C'est important la consonance, au cinéma.

– Damienne !

Elle a ouvert la porte, furax.

– Tu as l'intention de rester enfermée toutes les vacances ?

– Je réfléchis, je lui réponds d'un ton tranquille, le ton qui se maîtrise, gentille fifille à sa maman.

– Avec ce torchon sous les yeux ?

– C'est pas un torchon. Il y a des articles très bien pensés dans ce magazine.

– En attendant, tu n'as pas encore ouvert un seul de tes livres de classe. Si tu t'entêtes à

Extrait de la publication

bouder la plage, travaille au moins ton anglais, ou tes maths. Tu te souviens de ta promesse ?

– Je me souviens.

– Bon.

Elle reste encore un moment à me regarder avec cette petite expression que je déteste, mi-malheureuse, mi-exaspérée, genre j'ai qu'une fille, je me saigne aux quatre veines pour elle, et regardez comme elle me remercie !

La porte s'est refermée sans que je m'en aperçoive. Dans le couloir, l'aspirateur ronronne. Elle brique. Elle astique. Tout ça pour ces cons qui s'en balancent. Ils lui laissent des listes sur les coins de table : Jeannette, vous penserez à racheter du Cif. Jeannette, les enfants aimeraient un hachis Parmentier pour le déjeuner. Jeannette par-ci, Jeannette par-là. Et elle, elle cavale. Elle sourit : Oui madame, bien sûr, madame.

Leurs mômes sont quand même marrants. Des jumeaux : Anton et Hugo. Ils ont six ans. Le CP à la rentrée. Leur mère s'inquiète au sujet de la méthode de lecture. Je parie que dans ses rêves, elle les voit déjà à Sciences Po ou dans la finance. Comme elle et son mec. Leur boulot, c'est de spéculer sur des trucs qui peuvent rapporter gros, d'ailleurs, la plupart du temps, ça rapporte, la preuve : cette baraque.

Elle, elle est à moitié anglaise. Elle s'appelle Diane. Plutôt sympa en apparence. C'est

Extrait de la publication

le problème, avec ces gens-là. On ne peut pas leur reprocher quelque chose de précis. À chaque fin de saison, elle vide ses placards et me bombarde des fringues qu'elle n'aime plus. Avant, je refusais par honte ou je ne sais quoi, mais ma cousine Valentine qui est aussi ma meilleure amie m'a dit que j'étais bien conne, ce qui fait que maintenant j'accepte, et avec Val, on se partage le butin.

– Damienne !

La porte s'est rouverte d'un coup. Ma mère se tient dans l'encadrement.

– Tu ne voudrais pas aller chercher les journaux de Diane, par hasard ?

Un sourire étire ses lèvres. Quand ils ne sont pas là, elle oublie leur nom : Traviez, et les appelle Samuel et Diane. Des fois, même : Sam et Di. Eux ne s'en doutent pas, évidemment. Ils en feraient un drame. Manque de respect et tout le bataclan.

– OK, je dis en m'étirant. Qu'est-ce que je dois prendre ?

– Monsieur Jourdain a dû mettre de côté ce qu'il fallait, comme chaque jeudi. Tu n'auras qu'à faire marquer sur le compte.

Dehors, le soleil est de plomb. Pas un souffle d'air. Pourtant, il n'est que onze heures du matin. Les Traviez sont partis à l'aéroport chercher la

Extrait de la publication

mammy qui arrive d'Angleterre. J'emprunte le vélo de Diane, avec son petit panier métallique sur le devant, et je m'élance dans la descente. Au bas de la côte, des trouées de verdure laissent entrevoir l'océan bleu et gris. Les points clairs et mouvants, ce sont les surfeurs. En longeant la corniche, je ralentis un peu pour observer les estivants étendus sur leurs matelas blancs à rayures vertes. L'an dernier, j'avais sympathisé avec le plagiste, un vieux d'au moins vingt-six ou vingt-sept ans qui me filait un matelas gratos. Il en filait un aussi à Valentine quand elle était là. Malheureusement, les choses ont fini par se gâter entre nous. Tout se paye en ce bas monde, disait ma grand-mère. Inutile de vous faire un dessin. J'ai dû mettre un terme radical à cette relation et renoncer aux matelas, dans la foulée.

Le plagiste de cette année est moche, genre sournois. Pas de risque que je m'avise de lui faire du charme. Je dépasse le club nautique et poursuis ma route jusqu'aux rochers rouges près desquels une bande de bourges chahutent en poussant des cris de Sioux. Je les connais de vue. Ils habitent sur la colline, une maison encore plus rupine que celle de Sam et Diane, avec des tourelles et des balcons à chaque fenêtre. Trois garçons, trois filles et un bateau, pour faire bonne mesure. J'appuie mon vélo contre le muret et je reste un moment à les observer. Les filles ont des cheveux longs et portent d'adorables

bikinis aux nuances de sorbet. Le minuscule bout de tissu à deux ou trois cents euros. Rien qu'à la couleur, tu as déjà une idée du prix. Je pourrais en avoir un, si je voulais. Il me suffirait de demander à Diane. Elle en a un wagon plein dans son placard. J'ai déjà essayé quelques modèles, en cachette.

Les voilà qui jouent au volley, maintenant. Enfin, ils essaient. Une des filles a lancé un cri encore plus strident que tout à l'heure en secouant sa main. Les deux autres l'entourent. Les garçons restent de leur côté du filet, les bras ballants. L'un d'eux est tourné dans ma direction, alors, je ne sais pas ce qui me prend : je lève un bras et je lui fais signe que j'arrive.

Extrait de la publication

2

– Alors, ça y est, la petite famille est de retour ? me demande M. Jourdain, le buraliste, en me tendant une liasse de journaux épaisse comme une encyclopédie.

– Eh oui, je réponds d'un ton mi-figue, mi-raisin.

D'un côté, ça me flatte qu'il m'englobe dans la parenté de Diane, de l'autre, j'ai honte de passer pour une bourge en vacances.

– Et les petits frères, ils ont dû grandir depuis l'an dernier, pas vrai ? poursuit M. Jourdain, à des années-lumière de mes louvoiements. Et quel âge ça leur fait, maintenant, aux petits monstres ?

– Pardon, monsieur, vous n'avez plus le *Figaro* du week-end ? demande une vieille dame bon chic bon genre en me bousculant un peu.

– Il doit m'en rester un exemplaire dans la réserve, marmonne M. Jourdain. Il me lance un regard complice : J'ai tout noté sur votre compte, d'accord ? Vous le direz à votre maman.

Je lui adresse un signe de tête et je me faufile vers la sortie. Dans la rue, un gamin est accroupi près de mon vélo.

– C'est quoi comme marque de pneus ? me demande-t-il tandis que j'essaye de caser tant bien que mal les journaux dans le panier métallique.

– J'en sais rien, je lui dis. Pourquoi ?

– Je fais un concours. On doit trouver six marques de pneus de vélo différentes.

– C'est quoi, ce concours débile ?

– C'est pas débile. C'est pendant le tour de France, me rétorque le gosse.

– Le tour de France est presque fini, je lui signale. Et mes pneus de vélo n'ont pas de marque. Maintenant dégage de là, sinon je t'écrase.

Je passe sans ménagement au ras de ses pieds chaussés de mignonnes petites tennis bleu ciel et je pousse mon vélo jusqu'au port, zigzaguant entre les estivants chargés de grands paniers d'osier et de marmots braillards. Une chose est sûre, je n'aurai jamais d'enfant. Valentine en veut au moins cinq. Elle n'a aucune idée de ce à quoi ressemble un môme. Moi, oui. J'entends ma mère parler des jumeaux. Comment ils sont remuants. Comment ils sont bavards. Comment ils tombent malades toutes les cinq minutes. Diane a sans cesse des problèmes de garde à résoudre. Trouver quelqu'un au pied levé, ma mère, la plupart du temps, puisqu'elle ne sait pas leur dire non.

Extrait de la publication

À mi-chemin sur la route de la colline, j'entends le bruit d'un moteur de scooter derrière moi, et bien entendu, il se passe ce qui doit se passer : le moteur ralentit, ralentit tandis qu'une voix m'interpelle :

– Eh, c'est pas toi qui me faisais signe, tout à l'heure ?

Machinalement, je tourne la tête vers le type qui se tient à ma hauteur et je deviens écarlate. Voilà, c'est mon problème : j'ai les cheveux auburn et la peau qui va avec, pâle, très pâle, genre indice de protection 160, si un tel indice existe. Mais pour l'instant le problème n'est pas l'indice.

– Moi, je t'ai fait signe ? je m'offusque en m'arrêtant net.

– Attends, je suis sûr que c'était toi. Un débardeur cerise et des cheveux roux.

– Auburn.

– D'accord. Mais c'est quand même toi. Tu habites là-haut ?

– Ben ouais.

– Quelle villa ?

– Elle n'a pas de nom.

– Mais encore ?

– L'avant-dernière avant le panneau de sortie du village.

– OK.

– La maison appartient à ma sœur et à son mari, je précise. Et toi ?

– Moi ?

– Tu vis aussi là-haut ?

– Pour les vacances, oui. Je suis chez mon cousin Tanguy, que tu as dû également apercevoir sur la plage.

– Il y avait plein de monde, sur la plage.

– Il y avait nous : Tanguy, Pier, son corres américain. Et les filles : Myriam, Isa et Adélie. Moi, c'est Nathan.

– Enchantée. Isild, j'ajoute pour faire bonne mesure.

– C'est super joli, comme prénom.

– Oui, je sais.

– Il y a une actrice qui s'appelle comme toi.

– Isild Le Besco, je dis.

– Voilà.

– Moi, c'est Isild Foscolo.

– OK.

Il coupe le moteur de son scooter et retire son casque. Il a les cheveux d'un beau châtain, raides et épais. Et des yeux hyper sombres. Envoûtants.

– On ne t'a pas encore vue sur la plage, observe-t-il avec un petit sourire. Tu viens seulement d'arriver ?

– C'est ça.

– Si tu veux, tu n'auras qu'à nous rejoindre, cet après-midi, vers trois heures, trois heures et demie. Je te présenterai aux autres.

– D'accord.

Extrait de la publication

– On est toujours près des rochers rouges, précise-t-il en remettant son casque.

Je le regarde s'éloigner, clouée sur le bord de la route. Mon cœur bat dans tous les sens. Isild. Voilà, ce n'est pas plus difficile que ça. Il suffit d'entrer dans le personnage, le reste suivra. Qu'est-ce que j'ai dit, encore ? Ah oui. Ma sœur et mon beau-frère.

Un coup de klaxon m'arrache à mes réflexions. Cette fois, c'est la Range Rover de Sam qui s'arrête près de moi. Diane, hilare, passe la tête à la portière.

– On te ramène, ma pauvre Damienne ! s'écrie-t-elle.

Déjà, Sam a mis pied à terre et s'occupe de mon vélo.

– Monte vite, m'ordonne la patronne de ma mère. Grimper cette côte par une telle chaleur, c'est de la folie pure !

Je me serre près des jumeaux, eux-mêmes blottis contre leur grand-mère anglaise qui me salue avec bonne humeur. Ma portière claque et de nouveau, le moteur ronfle. Au sommet de la colline, nous dépassons le scooter de Nathan. Je tourne la tête vers l'arrière, l'air de rien.

– Tu le connais ? me demande Diane d'un ton curieux.

3

Je m'appelle Isild Foscolo. J'ai quinze ans trois quarts. J'habite Paris. J'entre en seconde au lycée Machin.

Non.

Je m'appelle Isild Foscolo. J'ai quinze ans. J'entre en seconde au lycée Machin.

Le lycée Machin, ça fait plouc qui n'a pas d'autre choix. Quinze ans trois quarts, ça fait qui a pris son temps. Qui n'a pas inventé la poudre. À la rigueur je pourrais assumer ce truc-là. Faire la fille qui garde son énergie pour le cours de théâtre que je fréquente depuis six mois. Ma mère a accepté que je m'y inscrive à la seule condition que je passerais en seconde générale au lycée Machin. J'ai réussi. Maintenant, son obsession a changé de cap : serai-je suffisamment assidue pour poursuivre l'an prochain dans une filière générale, ou alors devrai-je me contenter d'une section commerciale, beaucoup moins reluisante à ses yeux ? Elle ne se rend pas compte. C'est tuant d'être sans cesse

Extrait de la publication

obligée de faire ses preuves. Après, il y aura le bac. Et après, encore des choix à faire. En plus, pas vraiment des choix, vu mon niveau, genre minable.

Pour l'instant, je suis en vacances. J'ai le droit de buller. Mais attention : mes bouquins ne sont pas loin. Révisions obligatoires : anglais, maths. Je déteste l'anglais. Je n'arrive pas à prendre l'accent. Les maths, je n'en parle même pas.

Un coup d'œil sur ma montre me rappelle que j'ai rendez-vous avec ce garçon hyper mignon que je n'aurais jamais pu rencontrer si j'étais restée à Paris. C'est vrai ça. Il faut un décor paradisiaque comme ici pour tomber sur un mec comme lui.

– Damienne ! crie ma mère dans le couloir.

La porte s'ouvre à la volée.

– J'espère bien que tu ne vas pas encore passer l'après-midi bouclée dans ta chambre ! soupire-t-elle.

– Je vais à la plage, je lui annonce d'un ton faussement désinvolte.

Elle me regarde remplir un petit cabas de paille multicolore avec les affaires que j'avais commencé à rassembler sur mon lit : ma crème écran total peaux hypersensibles, la serviette Lancôme bleu lagon que Diane m'a donnée. Ma brosse à cheveux. Mes lunettes de soleil, plus un bouquin de poche pour faire intello.

Extrait de la publication

Mon maillot est déjà sur moi. Le bleu et vert acheté à La Redoute en mars. En mars, j'avais deux kilos de moins sur les hanches. Je ne sais pas ce qui s'est passé. D'habitude, les gens ont coutume de grossir en hiver, pas au printemps. Le printemps, c'est l'époque des régimes. En vue de la plage, justement.

– Tu emportes de quoi lire sérieusement, j'espère, poursuit ma mère sur un ton suspicieux.

– Oui, tu vois bien.

J'agite l'exemplaire de *Germinal* sous son nez.

– Allez, j'y vais ! je lui lance en déposant rapidement un baiser sur sa joue.

Dehors, la fournaise me tombe dessus de la même façon que la chape de cendres a dû dégringoler sur Pompéi. Personne n'est visible à l'horizon. Dans ce pays, les gens sensés font la sieste et ne reprennent leurs activités qu'à la fraîche, mais en ce qui me concerne, je n'ai pas une minute à perdre.

Comme ce matin, je longe le front de mer jusqu'aux rochers rouges et j'ai vite fait de repérer Nathan et sa bande. Trois garçons, trois filles et les filles poussent les mêmes cris que j'ai déjà entendus, genre hystériques. Bon sang, en temps normal, je fuirais ce genre de personnes alors que là, je meurs d'envie de me joindre

Extrait de la publication

à eux. J'essaie de me concentrer sur le verrouillage de l'antivol du vélo de Diane mais mon cœur bat si fort que je dois m'y reprendre à quatre fois avant de réussir à bloquer le dispositif.

– C'est pas la peine de mettre un antivol, dit soudain une voix à côté de moi. Ceux qui veulent piquer un vélo ont que la roue à démonter et ça leur prend à peine une petite seconde.

Je lève les yeux sur un type hyper bronzé, hyper musclé, portant un maillot de la Sécurité maritime.

– Salut, je lui dis en me relevant.

– Salut, comment tu t'appelles ? poursuit-il. Moi, c'est Damien.

– Ah oui ? Moi c'est Damienne, je m'esclaffe, c'est drôle, non ?

Je sens son regard dans mon dos, tandis que je descends sur la plage. Il a dû penser que je me fichais de lui. Les gens marquent toujours une seconde d'hésitation quand je leur avoue mon prénom. Et bien sûr, je n'ai encore jamais croisé une Damienne sur ma route. Ma mère est super fière de ça. Comme s'il y avait de quoi.

En approchant des rochers, j'essaie de me souvenir de ce que j'ai raconté ce matin à Nathan à propos de ma prétendue famille. Ils risquent de me poser un tas de questions : où, quand, quoi, comment. Si ça se trouve, les parents de

Nathan ou ceux de son cousin connaissent Diane. Ils savent que Diane n'a pas de sœur.

– Tiens !

Nathan a surgi devant moi avec son sourire irrésistible.

– Salut, je lui dis, désinvolte.

– Je me demandais si tu allais venir. Les autres t'attendent avec impatience.

Il m'entraîne à sa suite jusqu'au campement que lui et ses amis ont organisé au ras de l'eau. Les filles papotent, assises en demi-cercle sur leur serviette. Elles sont exactement telles que je me les représentais de loin : belles et hautaines avec des cheveux longs, lisses et brillants et des micromaillots. Mon arrivée leur fait à peine lever un sourcil, en revanche, les deux garçons qui discutaient à la pointe des rochers se rapprochent de nous avec une expression curieuse.

– C'est Isild, leur signale Nathan. Isild, voici mon cousin Tanguy et Pier, son corres américain.

– Salut Isild, dit Tanguy.

– Salut, je réponds, toujours désinvolte.

L'Américain se contente d'un signe de tête assorti d'un grognement quasi inaudible.

– C'est super joli, Isild, comme prénom ! s'écrie l'une des filles après m'avoir dévoilé le

sien : Isa ou Lisa, je n'ai pas bien compris, mais je ne veux pas la faire répéter de peur de passer pour une demeurée.

– Merci, je murmure.

– Bon, moi, c'est Myriam, annonce sa copine (maillot sorbet à la fraise), et elle (elle désigne la blonde en maillot mûre écrasée, qui demeure silencieuse), c'est Adélie. Alors Nathan, qu'est-ce qu'on décide : on bulle, on nage ou on embarque ?

Nathan me montre un bateau amarré un peu plus loin, dans la crique.

– Il était à mon grand-père, dit-il fièrement. J'ai fait le dingue, dessus, quand j'étais môme.

Je n'ose pas lui avouer que la simple vue d'un matelas pneumatique me donne mal au cœur alors, pour ne pas perdre la face, je commence à sortir ma serviette de mon sac.

– Visiblement, Isild a l'intention de buller, constate Adélie d'un ton monocorde.

– C'est ta couleur de cheveux naturelle ? me demande Isa (ou Lisa), en me faisant signe d'étaler ma serviette près de la leur.

– Ben oui, je dis. Pourquoi, toi, ce n'est pas ta vraie couleur ?

– Si, mais mon châtain est tellement ordinaire ! Regarde Adélie et Myriam : de vraies pubs pour l'Oréal.

– Vous n'allez pas parler couleur et maquillage tout l'après-midi ! gémit Tanguy.

Extrait de la publication

Pier, l'Américain, nous écoute avec l'air de celui qui a perdu le code d'accès depuis un petit moment.

– C'est con, je serais bien allé faire un tour en mer maintenant, reprend Tanguy.

Il lance un regard interrogateur à son cousin, mais Nathan fait celui qui n'a rien entendu.

– Alors, il paraît que tu habites sur la colline, dit Adélie en se tournant vers moi. C'est bizarre qu'on ne t'ait encore jamais vue par ici.

– Je ne viens pas souvent, j'explique. En fait, j'ai été brouillée avec ma sœur pendant pas mal de temps. Je baisse le ton : Je n'aime pas en parler. Ce sont de mauvais souvenirs.

– Pardon, marmonne Adélie.

– Tu es chiante, Adélie ! s'écrie Nathan.

Il s'accroupit près de nous et me fait signe de lui laisser un peu de place. Je suis toujours en jean et débardeur, dans l'incapacité totale d'exhiber mon maillot la Redoute et mes jambes blafardes.

– Tu comptes bronzer dans cette tenue ? raille Tanguy comme s'il lisait dans mes pensées.

– Je prends mon temps, je réplique. J'ai la peau hyper fragile. Une amie dermato de ma mère m'a mise en garde contre les excès. Les premiers jours, je dois y aller mollo.

– Moi aussi, j'ai la peau claire, commence Adélie, et ce n'est pas pour ça que…

– Dermato où ça ? coupe alors Myriam.

– À Paris, je réponds.

– Ah, tu habites Paris ! Adélie secoue la tête. Et tu es dans quel lycée ?

Parfois, je me dis que je dois avoir un ange gardien qui veille sur moi depuis là-haut. Mon sac se met à vibrer, m'empêchant de citer l'horrible lycée Machin qu'aucun d'entre eux ne doit connaître, ou alors, dans les pires qualificatifs.

– C'est pas ton portable, là ? me demande Myriam.

– Si.

Je sors l'antique appareil que nous nous partageons ma mère et moi depuis mon entrée au CE1, un Nokia épais comme un cheeseburger.

– Eh ! C'est quoi ce truc ? rugit Tanguy en faisant mine de s'étouffer.

Je m'éloigne dignement en sautillant de rocher en rocher jusqu'à la pointe de l'eau.

– Damienne, c'est maman, dit ma mère d'un ton agité.

– Oui, et alors ?

– Tu pourrais passer reprendre du pain à la boulangerie avant de remonter ? Il me faudrait trois baguettes. Tu devrais peut-être y aller maintenant, parce que j'ai peur qu'ils n'aient plus rien si tu tardes trop et les petits ont réclamé des hot-dogs pour le dîner.

– Maman, je suis à la plage.

– Je sais, chérie, mais trois baguettes ne pèsent rien dans ton sac.

– Je ne peux pas y aller maintenant. Je suis avec des amis, je précise.

– Quels amis ?

– Tu ne les connais pas.

– Bon, eh bien préviens tes amis que tu as une course à faire et vas-y tout de suite.

– Écoute, je vais voir ce que je peux faire, je dis en coupant brutalement la communication.

Quand je reviens près d'eux, une tempête de rires m'accueille.

– Montre un peu cet engin, m'ordonne Tanguy en tendant la main vers mon précieux Nokia.

– Pas question, je rétorque d'un ton ferme. C'est le seul portable autorisé par ma sœur et son mari pendant les vacances. Ma famille est plutôt bab, vous savez. Ma sœur et mon beau-frère sont sans cesse sous pression pendant l'année, alors en été, nous avons tous coutume de débrancher.

Les rires ont cessé. Six regards mi-incrédules, mi-admiratifs effleurent ma modeste personne. Cinq, si je veux être honnête, parce que Pier, toujours inconscient de ce qui se dit autour de lui, n'a pas changé d'expression.

– Bon, murmure Myriam. Pourquoi pas, au fond ?

Extrait de la publication

– Qu'est-ce qu'ils font de si stressant, ta sœur et ton beau-frère ? insiste Tanguy.

– Ils sont dans la finance, je réponds d'un ton laconique.

– C'est quand même bizarre de se balader avec un truc pareil, observe Adélie.

– Oh toi, tu trouves tout bizarre ! lance Isa (ou Lisa). Elle tourne la tête vers moi : Isild, tu te baignes en jean ou tu as apporté un maillot ?

– Je ne peux pas me baigner aujourd'hui, je réplique. J'ai mes règles.

Ils me dévisagent, frappés de stupeur ou de panique, ou peut-être les deux à la fois, alors je leur dis de ne rien changer à leur programme, surtout. D'aller nager ou de faire du bateau. Pour moi, tout va bien : j'ai apporté un bouquin.

4

Le soir descend lentement sur le jardin. Autour de la table en teck, Diane et sa petite famille achèvent de dîner. Les gosses piaillent un max car Sam leur a promis d'installer la lunette d'astronome qu'il tient de son père pour regarder les étoiles. Or, les étoiles s'allument une à une dans le ciel et la lunette n'est toujours pas installée, ce qui risque de prendre des plombes car Sam a égaré la notice de montage.

– Damienne, est-ce que cela t'ennuierait de m'apporter un cachet d'aspirine ou de paracétamol ? J'ai une affreuse migraine qui se prépare, gémit Diane.

Je laisse tomber mon classeur d'anglais que j'avais pris dans le but d'épater mon entourage, et je file à la cuisine.

– Ah, Damienne, dit ma mère en sortant la tête du four qu'elle vient de nettoyer, tu tombes bien, justement…

– Maman, j'ai rendez-vous avec des amis à la Mazurka, je l'interromps.

– Où ça ?

– C'est une discothèque, en ville. Il faudrait que j'y aille maintenant. On avait dit vingt et une heures, avec mes potes, et il est presque dix.

– Avec qui, tu dis ?

– Mes amis, si tu préfères.

– Oui, je préfère. Et mettons tout de suite les choses au point. Il n'a jamais été question que tu sortes en semaine. De plus, qu'as-tu fait d'exemplaire aujourd'hui qui justifierait une récompense ?

L'affaire des baguettes de pain que je n'ai pas rapportées est en train de remonter à la surface tel un requin fonçant sur sa proie.

– S'il te plaît ! je marmonne. Tu te plains toujours que je ne suis pas capable de me faire des amis.

– Je n'ai jamais prétendu une chose pareille. Et passe-moi le Cif, là, sur ta droite.

– Maman !

– Je t'ai dit non, c'est non.

– Tu n'es pas drôle.

– Une mère n'est pas là pour être drôle.

– Eh bien, ce cachet ?

Diane est derrière nous, souriante.

– Je ne me rappelais plus où ils étaient rangés, je bafouille.

– Mais dans la salle de bains du premier étage, quelle idée ! s'exclame-t-elle. Ah, Jeannette,

maman souhaiterait boire une de vos délicieuses tisanes aux fleurs.

– Je m'en occupe tout de suite, madame, dit ma mère.

Elle rince son éponge dans l'évier, puis se lave soigneusement les mains.

– Vous savez que ce four dispose d'un nettoyage automatique, poursuit Diane. Il vous suffirait de manipuler quelques boutons, et hop !

– Ah oui ?

– Voyons, où a-t-on rangé le mode d'emploi ?

Diane commence à ouvrir les tiroirs sans un regard pour moi. J'en profite pour m'éclipser et grimper en vitesse dans la salle de bains. J'ai peut-être encore une chance minuscule d'amadouer ma mère. Quand Diane se montre trop insistante, maman perd ses moyens et cherche du réconfort auprès de moi. Il me suffira d'être gentille. Deux ou trois paroles de soutien. Un baiser. Évidemment, à ce train-là, je vais être en retard. Je le suis déjà, d'ailleurs. Tant mieux. Arriver en retard ça fait qui est riche. Qui se moque des conventions. J'avise une brassée de serviettes mouillées en tas devant la porte-fenêtre. La porte-fenêtre donne sur un petit balcon. Est-ce si difficile de disposer les serviettes sur la rambarde ? J'envoie un coup de pied rageur dans le tas de linge, puis je me ravise, je ramasse les serviettes et les transporte une à une au-dehors.

– Qu'est-ce que tu fabriques, Damienne ? demande Diane en surgissant brusquement dans mon dos. Mais voyons, descends ce linge dans la buanderie ! Tu ne vois pas qu'il est trempé ?

– Justement, je le mettais à sécher sur le balcon.

– Quelle idée stupide ! Il fait trop frais, la nuit. Non, descends-moi ce tas. Jeannette fera une machine demain.

– Je n'ai pas trouvé vos cachets, je lui dis, histoire de l'emmerder un peu.

Évidemment, ça ne l'emmerde pas le moins du monde. Comme par hasard, son mal de tête s'est envolé. Et maintenant, elle a une fooollle envie d'aller danser. Sam va l'emmener à la Mazurka, cette boîte rigolote qui a ouvert sur le port l'été dernier.

– Tu connais, peut-être ? ajoute-t-elle avec un brin de perfidie.

Je suis sûre qu'elle m'a entendue, tout à l'heure. Elle doit se réjouir que ma mère me serre la vis. C'est comme ça qu'on devient quelqu'un, d'après elle. Elle, à mon âge, elle était dans une pension anglaise très sévère.

– Oh moi, je n'aime pas spécialement les boîtes, je réponds avec la même désinvolture que cet après-midi quand je m'adressais à la bande.

– C'est parfait, Damienne. Tu verras, il ne faut pas trop sortir quand on a quinze ans. Tu en

profiteras mieux lorsque tu seras étudiante. Dis-moi, maman va veiller sur les jumeaux, mais j'apprécierais que tu prennes le relais lorsqu'elle ira se coucher. Elle est épuisée par son voyage.

– Entendu.

– Nous ne rentrerons pas trop tard. Sam tient à aller faire du bateau, demain matin.

Je la regarde pivoter sur ses talons comme une toupie. Elle a beau les choisir de dix centimètres, elle paraît quand même minuscule. Je parie qu'à plat, elle ne dépasse pas le mètre cinquante. Comme sa mère. Ma mère à moi est grande et mince. Moi aussi je suis grande. Pour la minceur, c'est une autre affaire. Il semblerait que j'aie pris cette légère tendance à l'embonpoint du côté de mon père. Que je ne connais pas. Pas même en photo. Parti sans laisser d'adresse quand je n'étais encore qu'un embryon.

– Damienne !

Maman hurle au pied de l'escalier.

– J'arrive, je marmonne en descendant les marches quatre à quatre.

– Voudrais-tu aller aider Mrs Bowling à mettre les jumeaux en pyjama ?

– J'y vais.

– Quelqu'un a appelé sur le portable, tout à l'heure. Un certain Nathan. C'est un ami à toi ?

– Tu as décroché ?

– Qu'est-ce qu'il y a de mal ?

– Écoute, on avait dit qu'en vacances, le portable était pour moi seule.

– Tu étais en haut. Et ce n'est pas un crime, que je sache. J'ai dit à ce jeune homme que tu le rappellerais. J'ai noté son numéro.

Elle sort un morceau de papier de sa poche et me le tend.

– Maman, ne t'occupe pas de mes affaires, d'accord ? je rugis en lui arrachant la feuille au vol.

Dans le jardin, les jumeaux sont invisibles.

– Les petits jouent à se cacher dans les buissons, me signale Mrs Bowling toujours attablée devant son infusion aux fleurs.

Elle m'adresse un sourire plein de chaleur. Qui a dit que les Anglais étaient froids et distants ?

– Vous aussi, vous voulez boire le tisane ? me demande-t-elle en tapotant le siège voisin du sien.

J'aimerais avoir le courage de m'asseoir auprès d'elle pour lui parler de sa garce de fille, mais je prends soudain conscience du bruit d'un moteur qui tourne au ralenti devant la maison. Le moteur d'un scooter.

– Excusez-moi, je murmure à Mrs Bowling.

Je file à grandes enjambées en direction du portail. Par miracle, Nathan n'a pas eu l'idée de sonner.

Extrait de la publication

– J'ai vu ta sœur et son mari arriver à la Mazurka, me dit-il, alors je me suis douté que tu ne viendrais pas.

– Oui, je n'aime pas trop aller dans les mêmes endroits qu'elle quand je suis avec des amis, je confirme d'un ton suave.

– Le problème, c'est qu'il n'y a pas trente-six boîtes, par ici. Ou alors, il faudrait une voiture et aucun de nous n'a encore son permis.

– Je sais.

– On essaiera de trouver un autre truc, une prochaine fois.

– Elle n'y va pas tous les soirs, je précise.

– Tu me rassures.

Il hésite un moment puis il me demande si je peux venir chez eux.

– Tanguy et les filles sont restés en ville, mais Pier est remonté avec moi.

– Comment ?

– Comment quoi ?

– Comment il est remonté ?

– Sur mon porte-bagages.

– Ah !

– Alors, tu viens ?

– Non, là, je ne peux pas. On a de la famille qui est arrivée d'Angleterre cet après-midi et ma mère insiste pour que je fasse acte de présence.

Il semble impressionné par ce que je lui raconte. Je ne sais pas si c'est l'allusion à l'Angleterre ou le choix de cette expression un

Extrait de la publication

peu désuète qui lui fait cet effet. Sans doute les deux. Je puise mon vocabulaire dans les romans à la guimauve dont se gave ma mère et que je dévore chaque fois que j'arrive à lui en piquer un. J'adore ce genre d'histoire. Avec des châteaux, des Rolls et des héroïnes belles à couper le souffle.

– Bon, eh bien à demain, alors, murmure Nathan.

Mais il ne fait pas mine de s'en aller.

– À demain, je réponds.

– Tu pourras quand même descendre un moment sur la plage dans l'après-midi ? insiste-t-il.

– Oui, j'arriverai bien à m'échapper.

– Damienne ! crie ma mère dans mon dos.

– Tiens, il y a quelqu'un qui s'appelle Damienne chez toi ? s'étonne Nathan. C'est bizarre, comme prénom.

– Oui, c'est une cousine âgée de ma mère. Une cousine d'Angleterre, justement. Enfin, elle, elle n'est pas anglaise. C'est son mari. Tu comprends ?

– Ben, oui ! dit Nathan.

Il ne fait toujours pas un mouvement, intrigué, sans doute, par le bruit de pas sur le gravier qui se rapproche de nous. Dans moins d'une minute, maman sera là.

– Bon, il faut vraiment que j'y aille, je lui dis d'un ton léger.

Et comme il ne réagit pas, je dépose un baiser sur sa joue, puis je recule dans le jardin et je lui claque la porte au nez.

Extrait de la publication